

Thouret, M., 1784, *Recherches et doutes sur le magnétisme animal*, Chez Prault, Paris.

Hubert Van Gijseghem

Volume 18, Number 2, Fall 1993

Qualité de vie et des services

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/032286ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/032286ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Revue Santé mentale au Québec

ISSN

0383-6320 (print)

1708-3923 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Van Gijseghem, H. (1993). Review of [Thouret, M., 1784, *Recherches et doutes sur le magnétisme animal*, Chez Prault, Paris.] *Santé mentale au Québec*, 18(2), 243–248. <https://doi.org/10.7202/032286ar>



J'ai lu

Thouret, M., 1784, *Recherches et doutes sur le magnétisme animal*, Chez Prault, Paris.

En bouquinant à Bruxelles l'été dernier, je déniche le rarissime et remarquable petit livre de Thouret: «Recherches et doutes sur le magnétisme animal» (1784). On sait que la Société Royale de Médecine, très troublée par les incroyables succès thérapeutiques de Mesmer, avait chargé Thouret, l'un de ses membres réputés, d'enquêter sur cette nouvelle «médecine». Voici donc, le fameux rapport, précédé tel un *imprimatur* de l'approbation officielle des membres de la Société.

Avec quel plaisir on replonge dans les antécédents de la psychanalyse, retraçant les lentes et laborieuses observations qui allaient mener quelque cent ans plus tard, à la reconnaissance de l'effet thérapeutique du transfert.

Rappelons la petite histoire. Autour des années 1770, un obscur exorciste, dénommé Gassner, mieux connu à l'époque sous le nom de Chanoine de Ratisbonne, remportait des succès spectaculaires à chasser le diable du corps des pauvres possédé(e)s. Sa pratique avait ceci de particulier que le malade n'avait pas besoin d'être en crise pour qu'on intervienne. Gassner s'arrangeait lui-même pour que la crise survint; bref, il l'induisait à sa convenance, grâce au «rapport» qu'il établissait avec le malade. Avant Gassner, rappelons-le, c'était la puissance du texte sacré qui venait à bout du démon; il fallait donc que le diable soit là pour goûter la médecine des Écritures.

Le «charisme» de Gassner lui valait une clientèle illimitée: tous ceux qui connaissaient une «possession» même occasionnelle, pouvaient prendre le temps de s'amener jusque chez l'exorciste qui s'employait dès lors à faire se manifester le diable par «induction», pour ensuite le chasser à tout jamais. Gassner passait jusqu'à cinq cent possédés par an, là où ses collègues pouvaient se compter chanceux d'en rencontrer cinquante.

Non loin du lieu des prodiges, habitait un escroc notoire, Mesmer bien entendu. Celui-ci mesurait sans doute tout l'argent à tirer de

la pieuse pratique de l'ecclésiastique. Mais encore fallait-il lui donner quelque respectabilité scientifique. Mesmer pigea donc dans les anciennes doctrines du magnétisme qui prônaient l'existence d'un *spiritus universalis* insufflé à tout corps céleste ou terrestre, qu'il soit animé ou inanimé. Paracelsus, un des promoteurs de «l'ancien magnétisme» et après lui, Kircher, Maxwell et Vanhelmont, attribuaient déjà à cet esprit universel une interaction entre tout ce qui existe, par le truchement du magnétisme. Le magnétisme ou l'action des aimants trouvait d'ailleurs son origine dans l'Ourse ou l'Étoile Polaire. Santanelli avait écrit que «tous les êtres que renferme le monde, participant de l'esprit universel, sont capables par-là d'entretenir entre eux une certaine relation ou correspondance et de s'aider ainsi dans plusieurs opérations». Cette influence se faisait aussi bien sentir entre les différents organes du corps. Paracelsus avait carrément «découvert» dans l'homme un axe polaire, la bouche servant de pôle arctique et le ventre de pôle antarctique. Bref, cette soit-disant force magnétique avait permis à des générations d'alchimistes et autres guérisseurs de créer une véritable médecine parallèle. Celle-ci était toutefois tombée en discrédit depuis belle-lurette, lorsque Mesmer ressuscita la fameuse théorie du magnétisme pour expliquer la pratique gassnérienne. Mesmer s'attribua évidemment la paternité de cette «science» et fit, comme chacun sait, fortune. Plus audacieux que Gassner, non seulement se passait-il de «crise» pour guérir le malade, mais du malade lui-même, qui n'était pas tenu d'être présent pour trouver sa délivrance. Incidemment, venait de voir le jour en Hollande la fameuse *bouteille de Leyde*, premier accumulateur d'énergie électrique. Mesmer ne tarda pas à inventer son propre accumulateur, de magnétisme animal cette fois, le fameux «baquet». Ainsi pouvait-il expédier ses baquets dans toute l'Europe se faisant de la sorte présent, «en essence» à mille endroits à la fois et multipliant d'autant ses revenus. Il «magnétisait» avec succès des hordes de malades au grand dam de la médecine orthodoxe rivée au positivisme le plus rigoureux. Bientôt les médecins, s'énervèrent et s'inquiétèrent de voir leur clientèle s'échapper vers les baquets. D'où le rapport Thouret dont nous parlons maintenant.

Thouret récuse d'abord et avant tout la soit-disant nouveauté de la doctrine mesmérénne. Retraçant l'histoire du magnétisme à travers les siècles, il s'en prend à chacune des vingt-sept fameuses propositions de Mesmer et démontre qu'il n'y a là rien de nouveau: celui-ci n'a fait que pirater des croyances pseudo-scientifiques révolues et oubliées. Thouret confronte la matérialité de chaque proposi-

tion avec des extraits d'auteurs anciens et, par ce procédé, insinue un plagiat opportuniste. Ce seul exercice n'occupe pas moins que la moitié du rapport. C'est dans la deuxième partie que Thouret paraît beaucoup plus mal à l'aise, puisque, de toute évidence, la notoriété médicale de l'époque s'arrangeait plutôt mal des succès incontestables de Mesmer. Il fallait donc les expliquer. Pour discréditer la théorie de Mesmer, il présenta une longue série d'hypothèses qui interprètent le soulagement des malades par d'autres agents que le fluide animal. Le nombre impressionnant d'hypothèses témoigne de la panique des médecins français. Chose intéressante, l'idée que le pouvoir de Mesmer puisse s'expliquer par la suggestion n'est énoncée que de façon hésitante: «En général, voulez-vous faire des hommes ce que vous voudrez? venir à bout de les persuader? Pour y parvenir, servez-vous de leur penchant pour le merveilleux: ajoutez-y la séduction de l'intérêt; et les esprits que vous aurez frappés par de grandes vues et gagnés par de grandes promesses, seront entièrement à votre disposition» (p. 146).

L'hypothèse de la *suggestion* n'est pas à écarter, dit Thouret, parce que, après tout, les bienfaits du mesmérisme se remarquent surtout «parmi le sexe», c'est-à-dire chez les femmes «susceptibles d'entrer en spasme pour les causes les plus légères» (p. 190). On sent toutefois que Thouret n'y croyait pas tellement: outre la suggestion, il avait besoin de recourir à de «vraies raisons» pour expliquer les guérisons. Il fallait, par exemple, tenir compte des autres remèdes que Mesmer ne manquait pas de prescrire, parallèlement au magnétisme, telles les saignées et les purgations, ces interventions plus traditionnelles et on ne peut plus respectables. «Mettra-t-on encore sur le compte de sa méthode particulière, les effets sensibles et très réels que ces moyens ordinaires peuvent et doivent produire? Mais plutôt pourquoi M. Mesmer ne les bannit-il pas et quel besoin peut-il en avoir avec l'agent universel?» (p. 182), interroge Thouret. Il remarque en outre fort judicieusement que la cure mesmérienne se fait en groupe, ce qui procure au malade, divertissement et distraction. De surcroît, le malade doit se rendre à l'endroit de la séance (souvent un lieu public: parc, marché,...) égayée par une panoplie d'amusements qui en font une véritable fête foraine, musique et banderolles comprises. Incidemment, Mesmer était un virtuose de l'harmonica et ses séances thérapeutiques étaient dûment «accompagnées» de sa musique ou de celle des autres. Bref, conclut le critique, un malade guérirait à moins. Thouret n'est pas encore à bout d'arguments. Il soupçonne Mesmer d'une imposture encore plus grave: l'usage d'ai-

mants cachés! On savait que celui-ci s'en était servi publiquement à Vienne en 1774 et «avec des succès sensibles». Aussi, ajoute Thouret, «ayant produit alors tous les mêmes effets qu'il prétend opérer maintenant, n'a-t-on pas pu croire qu'en paraissant renoncer à l'usage de l'aimant, il n'avait cependant pas cessé de l'employer? Il n'y a pas de substance plus susceptible d'être cachée, et d'agir sans être visible. On peut porter aimants sur soi, les appliquer à ses poignets, sous sa chemise,... etc, etc.» (p. 193). Comme si cette hypothèse n'était pas déjà assez cocasse pour nos esprits contemporains, Thouret ajoute celle des émanations naturelles ou artificielles du corps: par exemple, les odeurs de la transpiration et autres excrétiens qui, selon Thouret «ont une existence très réelle et forment dans la nature une des plus puissantes causes d'action qu'elle emploie» (p. 199). Il se rapporte à ce que nous appellerions les allergies et aussi aux influences plus subtiles des odeurs corporelles d'une personne sur une autre, influences dûment validées par la médecine orthodoxe et positiviste de l'époque. Thouret examine d'autres hypothèses, tel que l'effet du massage de l'épigastre, aussi pratiqué par Mesmer, et qui pourrait être le réel agent thérapeutique de nombreuses guérisons. Il est intéressant de noter que Thouret n'ignore pas l'implication potentielle de l'érotisme larvé inhérent à toutes ces manipulations et interventions dans l'action thérapeutique. «Si l'on réfléchit que dans la manière dont l'opération du magnétisme doit se conduire, les médecins qui magnétisent ont les mains appliquées sur l'épigastre des malades; que cette situation exige un rapprochement très intime, dans lequel, pour ainsi dire, les corps se touchent et les haleines se confondent ainsi que les regards,...» (p. 216). L'insinuation est claire: les convulsions induites pour mieux les maîtriser ensuite, ne sont peut-être pas si éloignées du spasme érotique,... À moins qu'elles ne soient carrément frauduleuses ce qui serait «sérieusement punissable». L'auteur fait ici allusion à l'embauche «de personnes qui seraient dressées aux convulsions» (p. 217). Charcot ne fera rien de moins cent ans plus tard en utilisant ses «hystériques favorites» de la Salpêtrière. Néanmoins, Thouret refuse de consentir à cette présomption «car, que serait donc alors que le magnétisme animal? L'imposture la plus effrontée, la manœuvre la plus hardie que l'on eût jamais employée» (p. 218). La supposition n'en était pas moins lancée!

Car c'est bel et bien là qu'en arrive Thouret, sans toutefois conclure ouvertement. Non seulement Mesmer se trouve-t-il mis en scène comme un vulgaire charlatan plagiant les «anciens magnétistes» depuis longtemps décriés, mais encore a-t-il volé les principes et

les pratiques du pauvre révérend Gassner de Ratisbonne dont il a «voulu tirer parti en leur donnant une forme plus convenable au caractère du siècle et de la nation». Autrement dit, contrairement à l'exorciste qui continuait d'accorder le crédit de ses succès à l'Être suprême, Mesmer, appuyé sur une doctrine pseudoscientifique révolue mais épicée d'une sauce nouvelle, se posait frauduleusement comme un scientifique. C'est précisément ce qui incita Thouret à écrire son rapport «sans doute pas utile pour le peuple, qui toujours peuple, c'est-à-dire, ignorant et crédule, aime et demande à être trompé» (p. 249).

La lecture de ce document historique depuis longtemps oublié m'inspire plusieurs réflexions. Une première concerne la difficulté qu'a eu la science de reconnaître l'impact réel de la suggestion. Qu'on parle de «rapport» tel que le prônait Gassner déjà, ou de «charisme» du guérisseur, ou de tout ce qui peut se «transférer» entre patient et aidant, il s'agit bien toujours d'une variante de la suggestion. Si l'on en croit l'analyse de Thouret, cette «chose immatérielle» et pourtant si réelle était tout à fait méconnue à cette époque. Bien sûr, on admettait que certaines personnes à l'imagination fertile — les «personnes du sexe» — puissent être impressionnables, mais il n'était pas question de donner la moindre lettre de créance à cet agent. Si Gassner avait été le premier à la reconnaître, il faudra attendre un disciple de Mesmer, le marquis de Puységur, pour en réintroduire l'idée sous la forme du fameux «somnambulisme artificiel», que Braid, un demi-siècle plus tard, rebaptisera du nom d'hypnose. Presque un autre demi siècle s'écoulera avant que Bernheim et Charcot donnent à cet agent quelque lettres de noblesse. Comme on sait, survient Freud qui ne manquera pas d'imprimer à la suggestion une tournure toute nouvelle. La «chose immatérielle» qui ainsi se transfère d'une personne à l'autre, deviendra en effet l'agent thérapeutique par excellence. Les réactions de l'orthodoxie positiviste se lèveront, encore virulentes. Entre temps, on aura rendu à Gassner ce qui appartenait à Gassner: c'est le «rapport» qui compte!

Pourtant, et c'est là notre deuxième réflexion, Mesmer n'est point mort ni d'ailleurs le vieux magnétisme tant décrié par Thouret. Après avoir perdu la raison, un freudien de la première heure, n'a-t-il pas glissé dans un mesmérisme du plus douteux aloi? Interné et mort totalement fou, Reich exercera néanmoins une tenace fascination sur les professionnels des années soixante-dix et, sur ceux, plus récents, du Nouvel Âge. Pullulent les thérapies corporelles et les approches dites bio-énergétiques qui charrient exactement la même doctrine que

les anciens magnétistes, réhabilitant dare-dare non seulement l'essentiel des vingt-sept propositions de Mesmer, mais encore l'antique *spiritus universalis*. Du cosmos au corps humain, le flux et le reflux de cet esprit sont retracés, puis identifiés les plexus où il s'enlise. Les touchers épigastriques ou autres désentravent le fluide pour, comme dans le bon vieux temps, «énergiser» les parties du corps en manque. Oui, «le bon peuple sera toujours peuple...»

Ne soyons pas naïfs: si je me marre allègrement de la bonne bio-énergie, les positivistes contemporains ne se marrent pas moins de la bonne psychanalyse. Et, qui plus est, pour les mêmes raisons!, manque de vérification, difficulté de réfutation, aspect doctrinaire, dogmatisme, sectarisme, etc. Soit! Chacun sa «vérité».

Quelle idée de faire une recension d'un livre paru il y a des siècles, me direz-vous! Tout simplement parce que *rien n'est nouveau sous le soleil!* et, disait Santayana, ceux qui ne se souviennent pas, sont obligés de répéter. Y aurait-il également un brin de nostalgie? Sans doute!: les «origines», vous savez...

Hubert Van Gijseghem, Ph.D.,
psychologue et professeur titulaire
à l'École de psycho-éducation de l'Université de Montréal